

Trésor un chèque qui représente tout l'arriéré, avec les intérêts calculés à 5 0/0.

Quand il donna à Columbia University sa magnifique bibliothèque, il demanda simplement qu'on inscrivît, au seuil, sur les dalles mêmes que les étudiants fouleraient aux pieds, cette phrase :

SETH LOW,

*Fils d'un marchand de New-York,  
a donné cette bibliothèque.*

« *Fils d'un marchand de New-York...* »  
Voilà encore le secret d'une des forces de cette race. Elle est fière des marchands, ses ancêtres, comme d'autres s'enorgueillissent d'avoir eu un duc dans leur lignée !...

## CHAPITRE IX

### CHOSSES ET GENS

Notes brèves sur New-York. — L'Amérique est-elle réellement le royaume de la femme, de la liberté et de l'or ?  
— Comment Monroë fonda une doctrine et Joseph Smith une religion. — Visite aux pompiers.

Régulièrement, on ne devrait pas mourir à New-York, car cette ville a le meilleur service d'hygiène du monde : il a grandi avec la même rapidité que les maisons à quarante étages. En 1900, ce service ne coûtait que 30 millions de francs; en 1908, il coûtera 84.718.435 francs. On ne parle pas des centimes pour le moment.

~~~~~  
Le service d'hygiène yorkais est, d'ailleurs, implacable : s'il apprend que la

typhoïde, la rougeole, la scarlatine, la petite vérole sont venues vous rendre visite, il se précipite à leurs troussees et colle une énorme pancarte à votre porte, où toutes les populations environnantes peuvent lire que vous êtes un être dangereux, parce que vous hébergez chez vous la petite vérole, la scarlatine, la rougeole ou la typhoïde.

Défense, sous peine d'amende, d'enlever cette pancarte.

Et les amendes, à New-York, ne sont pas une plaisanterie... Dans le Métro, on peut lire partout l'aimable avis que voici :

IL EST INTERDIT DE CRACHER

*Celui qui crache peut être condamné*

*A 500 dollars d'amende*

*ou*

*A un an de prison*

*ou*

*Aux deux choses à la fois*

*s'il récidive.*

Personne ne récidive, car personne ne crache...

Il va bien, le Métro : M. Mc Gowan, l'aimable président du conseil municipal de New-York, m'a annoncé triomphalement hier qu'en janvier il avait transporté *trente-sept millions* de voyageurs. Je ne lui ai trouvé comme vitesse qu'une catégorie de concurrents : ce sont les corbillards, qui, ici, filent au grand trot. Les cochers leur font même souvent prendre le galop. Naturellement, personne ne se découvre sur leur passage : le temps qu'on enlève son chapeau, ils sont à l'autre bout de la rue...

Un train modèle est celui qui, chaque jour, à 10 h. 25 du matin part de New-York pour aller à Chicago. Il se compose exclusivement de Pullman cars, et cela comprend, en dehors

des salons et du restaurant : une bibliothèque, un salon de coiffure, dix salles de bains, un salon de manucure et pédicure, un bureau de sténographie et de dactylographie, une cabine téléphonique et un guichet télégraphique (fonctionnant seulement aux arrêts). Enfin, il y a des valets de pied pour servir les messieurs et des femmes de chambre pour servir les dames.

Si, par hasard, le train n'arrive pas à l'heure à Chicago, chaque voyageur a droit à une indemnité d'un dollar par heure de retard.

Quel dommage que la Compagnie de l'Ouest, en France, n'applique pas un pareil système ; ses voyageurs deviendraient tous millionnaires dans l'année !...

~~~~~

Les poètes ont écrit : « Amérique, royaume de la femme... » Et je crains bien que les poètes ne se soient trompés. Ou le royaume de la femme est un royaume d'abandon et de

solitude. Regardez plutôt, mesdames, cette scène...

Neuf heures du matin. Le maître du logis part pour la Cité, là-bas, du côté de Wall street. Il y reste tout le matin et il y reste pour déjeuner. On a vu l'Hudson geler au point que les bateaux ne naviguaient plus ; on a vu le Métropolitain chauffer au point que les trains ne marchaient plus ; mais jamais, au grand jamais, on n'a vu un mari new-yorkais revenir déjeuner avec sa femme. Quatre heures du soir. Les bureaux ferment dans la Cité ; mais les clubs s'ouvrent. Monsieur dirige donc ses pas vers le club ; souvent il y dîne et rentre tout juste pour se coucher ; souvent il va à un banquet... C'est effrayant ce qu'il y a de banquets à New-York : trente environ par jour, et en aucun cas les dames n'y sont admises. Monsieur va donc à un banquet, mange dix-sept plats, entend vingt-trois speeches et ne reprend le chemin de la maison que vers une heure du matin...

Et la femme?... Eh bien ! la femme doit se suffire à elle-même le matin, l'après-midi, le

soir, à déjeuner, à goûter, à dîner. La femme promène ses jupes courtes sur les longs trottoirs de la cinquième avenue. De dix heures du matin à six heures du soir, aussi loin que le regard fouille le long des palais de marbre de la grande promenade, on n'aperçoit que des femmes, rien que des femmes. Leur visage a le reflet un peu terne d'un paysage d'hiver, et quand, par hasard, un homme vient à passer, elles manifestent tant de surprise et de joie qu'on dirait un coup de soleil à travers les glaciers...

Au fond, l'homme en Amérique est le souverain maître, comme tout ce qui travaille, comme tout ce qui est argent. La femme, de même que le reste de la nature, s'incline devant l'effort cérébral de l'homme et devant la puissance de l'argent. Elle considère que sa fonction est de sourire — comme la fonction d'autres est de servir. Elle sourit toujours en présence de l'homme. Elle sourit dans tous les métiers. C'est elle qui, à table, est avenante et empressée. C'est elle qui partout fait les frais. Témoin cette petite manu-

cure qui, dans un procès récent, s'exclamaient :

— Si je n'étais pas très aimable et très distrayante, je ne trouverais pas, dans tout New-York, un seul homme qui me donnerait ses ongles à froter !...

La galanterie, dans le dictionnaire américain, peut très exactement se définir : la prévenance de la femme envers l'homme.

Les historiens ont écrit : « Amérique, terre de liberté... » Et je voudrais bien que les historiens aillent faire un tour au Texas. Ils en reviendraient le front bas ; mais les hygiénistes y partiraient le cœur haut.

Le Texas est le modèle des États légiférants. Il fait des lois sur tout. S'étant avisé que boire sans manger était mauvais pour la santé, il a fait une loi interdisant qu'on servît à boire à quiconque sans qu'il mangeât au moins un petit pain. Ayant considéré que l'eau était le liquide le plus digestible

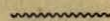
dans les secousses de chemin de fer, il a fait une loi interdisant que, dans les trains, on donnât aucune boisson « forte ou fermentée », jusques et y compris la bière. Ayant été avisé qu'il existait une maladie dite : « cancer des fumeurs », il a interdit sur toute l'étendue du territoire l'usage du tabac, et, ayant appris qu'il existait une épidémie dite « bridge », il a interdit ce jeu.

Mais la dernière loi du Texas dépasse en cocasserie tout ce que l'on peut imaginer. Elle va faire pâmer d'aise tous les hygiénistes de la création.

Ayant remarqué que les couvertures de laine, sur les lits, étaient presque toujours des véhicules à microbes, parce qu'on ne les faisait pas laver et bouillir chaque jour, la législature du Texas a prescrit que, désormais, dans tous les hôtels comme dans toutes les maisons particulières, tous les habitants comme tous les voyageurs devraient se coucher dans TROIS DRAPS, à savoir : un drap sous le corps, un second drap sur le corps, et le troisième drap sur la couverture, cachant

entièrement cette dernière. En outre, chaque drap devra avoir trois mètres de long, afin que, si pendant la nuit il vient à se défaire, il n'en continue pas moins à envelopper le dormeur.

En attendant, la mortalité reste trois fois plus élevée dans le Texas que dans aucun Etat de l'Union. Ça, c'est la revanche de la liberté ! Il faudra que le Texas fasse une loi pour empêcher les gens de mourir... !



Les économistes ont écrit : « Amérique, pays de l'or... » Et je me demande si les économistes ne se sont pas fichus dedans ! En tout cas, l'Amérique est certainement, de tous les pays de la terre, celui où l'on voit le moins d'or. On n'en voit même pas du tout. Je suis resté près de trois mois à New-York, et j'ignore encore comment est faite une pièce d'or américaine : on n'aperçoit jamais, dans ce pays, que de la monnaie d'argent ou d'affreux petits papiers de toutes couleurs,

verts, jaunes, gris, orange, qui représentent des billets de banque.

Le commandant Fournier, notre attaché militaire à Washington, qui est depuis quatre années aux Etats-Unis, est plus heureux que moi : il a vu, *une fois*, une pièce d'or en Amérique. Il m'a affirmé qu'elle ressemblait assez à une livre sterling anglaise : elle avait un aigle d'un côté et une Liberté casquée de l'autre.

— J'espère, au moins, lui ai-je dit, que vous l'avez gardée comme souvenir?

— Hélas ! non, m'a-t-il répondu. Je m'en suis servi un jour. Ayant à payer une note, je l'ai donnée. Et le caissier qui l'a prise l'a longuement examinée, au soleil, de face, de profil et de trois-quarts, me jetant un regard soupçonneux... Evidemment, il me prenait pour un faux monnayeur !...

Si l'or est rare, l'argent est abondant. Nul pays où la vie soit aussi chère; mais nul pays

aussi où les salaires soient aussi élevés.

Exemples :

Un ouvrier coiffeur arrive aisément, à New-York, à gagner près de huit cents ou mille francs par mois. Il prend 1 fr. 25 pour faire la barbe, 2 fr. 50 pour vous tailler les cheveux, 7 fr. 50 pour onduler des cheveux de dame. Minimum de pourboire : 50 centimes pour la barbe, 1 franc pour les cheveux, 2 francs pour l'ondulation.

Une femme de chambre, sachant coudre, peut arriver à gagner jusqu'à 500 francs par mois. Un boy, même ne sachant pas écrire, peut toujours trouver à se placer dans un bureau pour 125 francs par mois.

Les chefs de cuisine des grands hôtels de New-York ont des traitements annuels variant entre 35.000 et 50.000 francs. Cela équivaut à ce que nous payons en France nos ministres et sous-secrétaires d'Etat.

Un médecin « qui se respecte » ne compte jamais sa visite moins de 25 francs.

Vingt-cinq francs, c'est également ce que

gagne par jour un maçon, un ouvrier électricien, un ouvrier en bâtiment.

Les policemen sont payés un peu moins : leur traitement est identique à celui d'un consul de France : 6.500 francs par an. Il y a même cette différence qu'ils ont quelques « retours de bâton ». Un consul de France n'en a pas.

Un chef de bureau, un rédacteur de journal, un gérant ne gagne jamais moins de 12.000 francs par an; un directeur de compagnie jamais moins de 100.000 francs.

Et le reste est à l'avenant...

L'abondance d'argent n'empêche pas les dettes.

New-York a, à l'heure actuelle, la plus forte dette municipale du globe; à la date du 15 février 1908, cette dette s'élevait à 3.675.000.000 (*trois milliards six cent soixante-quinze millions*) de francs. Cela n'a pas em-

pêché New-York d'emprunter avec succès cette année même.

On ne prête qu'aux endettés.

Les Américains sont à la fois les gens les plus larges et les plus serrés, les plus faciles et les plus difficiles. Généralement, ils sont larges et faciles chez eux, serrés et difficiles chez les autres....

Si vous demandez à un New-Yorkais de vous renseigner sur le chapitre des pourboires dans sa bonne ville, il vous dira que vous ne devez jamais donner moins de vingt sous à un cocher, de vingt-cinq sous à un porteur de chemin de fer, de trente-cinq sous à un garçon de restaurant, de dix sous à un chasseur, etc. Et le même New-Yorkais, s'il débarque à Paris, donnera froidement quatre sous au cocher, cinq sous au porteur, dix sous au garçon et rien du tout au chasseur.

De même, la New-Yorkaise, quand elle va faire un achat dans un de ses grands magasins, paiera sans murmurer deux cent cinquante francs un chapeau quelconque, attendra patiemment trois quarts d'heure qu'on s'occupe d'elle et vingt minutes qu'on lui rende sa monnaie, enfin, n'osera pas se faire montrer un objet sans l'acheter. A Paris, la même femme fera débiller tout le magasin du Bon Marché pour acheter un mouchoir, bouleversera tous les comptoirs pour assortir deux sous de ruban, ira se plaindre à l'interprète ou au chef de rayon si dans les cinq minutes on n'a pas satisfait toutes ses fantaisies et dira que c'est horriblement cher si on lui montre un chapeau de trente-sept francs cinquante.

Le protectionnisme s'étend en Amérique jusqu'à la monnaie de poche...

~~~~~

Savez-vous ce que c'est que le *soul kiss*?  
Le *soul kiss* fait fureur, en ce moment, à New-

York. Le *soul kiss* est un soi-disant baiser où on donne toute son âme. En réalité, c'est un baiser d'une longueur démesurée. Il fut inventé, l'an dernier, par une actrice américaine célèbre, miss Olga Nethersole, qui l'inaugura en plein théâtre. Durée du *soul kiss* de miss Olga Nethersole, vérifiée au chronomètre : 1 minute 3 secondes. Cependant, une autre actrice, miss Mary Garden, a fait, cette saison, un bien meilleur temps. Durée du *soul kiss* de miss Mary Garden : 1 minute 28 secondes. Le record appartient officiellement à miss Maude Adams. Miss Maude Adams arrive à faire durer le *soul kiss* 1 minute et 47 secondes.

Et c'est, jusqu'à nouvel ordre, le plus long baiser du monde !

~~~~~

Le nom propre qui revient le plus souvent dans les journaux américains est, comme de juste, celui de Monroe : une statistique



établit qu'on parle de lui au moins trois cents fois par an.

Peut-être ne serait-il pas sans intérêt d'esquisser la silhouette de cet illustre personnage — terreur de la diplomatie des deux Mondes !...

Il y avait une fois — c'était vers 1823 — un brave homme qui s'appelait James Monroe. Avant que d'être président de la République des Etats-Unis, il avait fait un peu tous les métiers : il avait été charpentier, colonel, avocat, diplomate et ministre des affaires étrangères. Après avoir été chef d'Etat, il devait, d'ailleurs, exercer encore quelques professions variées, telles que commerçant et juge de paix. On ne saurait jamais, en ce bas monde, trop s'occuper...

Lorsque ses concitoyens vinrent le trouver pour en faire un président de République, ils savaient peu de choses sur son compte, sinon qu'il avait fort bien raboté des copeaux, qu'il s'était fort bien battu sur le champ de bataille et qu'étant entré le 15 août 1794 dans la salle de la Convention nationale à

Paris, il avait fort bien embrassé le président sur ses cheveux.

C'était d'ailleurs de tout point un digne et excellent homme, affable, sans prétentions, et la chronique locale ne lui connaissait qu'une petite manie bien inoffensive : lorsqu'il s'en allait déambulant à pied par les rues de Washington, il brandissait toujours un fort bâton noueux, à la manière de nos verts galants, et lui faisait exécuter des moulinets fort savants, lesquels provoquaient les jappements des chiens et l'effarement des enfants en bas âge.

Or donc, M. le président Monroe, étant arrivé à sa sixième année de pouvoir, se vit dans la nécessité d'adresser un message à son fidèle Congrès. Après s'être beaucoup promené dans la rue et avoir, par suite, exécuté moult tours adroits et rapides avec sa canne, il jugea qu'il ne pouvait décentement mieux faire que d'entretenir l'Amérique de ce qui se passait en Europe.

Il soufflait, à ce moment, sur le Vieux-Monde une forte tempête. « L'Europe, devait

dire un jour Emerson, est un pays très exposé aux vents alizés et les peuples y sont fréquemment atteints de rhumes de cerveau. » Le catarrhe qui sévissait alors parmi les nations de l'ancien continent était un catarrhe éminemment réactionnaire et féodal. Unis ensemble sous le nom de « Sainte-Alliance », les gouvernements ne parlaient de rien moins que de rétablir l'absolutisme dans toute l'Europe et de l'installer ensuite en Amérique.

M. le président Monroe pensa que le meilleur cataplasme serait un message, et il écrivit au Congrès une lettre qui commençait par ces mots : « Notre première maxime fondamentale doit être de ne jamais nous laisser entraîner dans les querelles qui troublent l'Europe; la seconde de ne pas souffrir que l'Europe se mêle des affaires de ce côté-ci de l'Atlantique », et qui finissait par ceux-ci : « Nous nous sommes abstenus d'intervenir dans les colonies ou dépendances réelles des différents Etats européens et nous ferons de même à l'avenir; mais pour ce qui est des Etats qui ont proclamé et fait prévaloir leur

existence indépendante, et dont nous avons reconnu l'indépendance, nous ne pourrions regarder que comme une manifestation de sentiments hostiles aux Etats-Unis toute intervention qui aurait pour objet de les opprimer ou d'en contrôler, de quelque manière que ce fût, les destinées. »

Ainsi s'exprima M. le président Monroe, et les représentants de la nation écoutèrent avec ferveur, comme il convient, ces paroles très sages, sans pourtant qu'il apparût à personne qu'elles étaient tombées de la bouche d'un nouveau prophète.

Mais le lendemain, des journalistes — cette race existait déjà — pensèrent que pour la clarté de la mise en page, il convenait de cristalliser le message verbeux du chef de l'Etat en une phrase concise et, en haut de colonne, dans un titre très apparent, ils écrivirent ces simples mots : « *America to the Americans.* — L'Amérique aux Américains. »

C'en était fait. Un second Ezéchiel nous était né...

Vous savez, de reste, comment la devise du nouveau Messie — devise qui, on vient de le voir, n'est pas de lui — a fait son chemin par le monde. Il ne se passe pas un jour maintenant sans qu'en Amérique quelque prince des prêtres ou quelque ancien du peuple ne monte en chaire pour commenter en l'étendant à l'infini — comme un bâton de *chewing-gum* — la doctrine de l'ancien charpentier, et il est devenu impossible de faire un pas dans la direction du Nouveau-Monde sans voir accourir à soi une bande de derviches qui vous hurlent : « Monroe! Monroe! » jusqu'à ce qu'ils tombent en pâmoison.

Monroe, il n'y a plus que ce nom-là dans toutes les bouches. Monroe, on ne cueille plus que ce nom-là sur toutes les lèvres. Il y a des diplomates qui ne dorment plus en songeant à Monroe, et il y a des ambassadeurs qui, la nuit, évoquent cette grande ombre. Les câbles télégraphiques, même quand ils ne transmettent plus rien, continuent de crier : « Monroe! Monroe! » et les protes

d'imprimerie des deux mondes ont une cinquantaine de Monroe tout clichés dans leurs casses. Il n'y a pas, à cette heure, un ministre des affaires étrangères qui oserait envoyer une chaloupe en Amérique sans s'être, au préalable, demandé ce que pourrait bien en penser Monroe et il n'y a pas un Européen qui oserait réclamer vingt-cinq centimes à un Américain, sans avoir examiné si cela ne choquerait pas Monroe.

Et, au fond, cette histoire qui, comme toutes les histoires, a une morale, est faite pour remplir notre âme, à nous autres, de fierté. Elle montre que pour être un président de République à jamais célèbre, pour faire résonner son nom à travers la postérité, pour remplir le monde du bruit de ses paroles, pour être glorifié, redouté, adulé, cité, exploité, commenté dans les siècles des siècles — il suffit de trouver sur sa route un journaliste qui vous mette un en-tête bien senti au-dessus d'un article!...

Le Sénat américain est une assemblée composée d'hommes vigilants auxquels rien n'échappe.

Ayant pris connaissance, il y a trois ans, des statistiques de recensement de toute la République, il constata avec stupeur que la population dans l'Utah, l'Idaho, et une partie de la Californie s'était accrue dans des proportions inusitées et considérables. Un horrible soupçon lui vint : il devait y avoir des Mormons là-dessous !... Le Sénat fit ce que font toutes les assemblées parlementaires qui ont un soupçon : il nomma une commission d'enquête. La commission s'embarqua dare-dare pour les Montagnes Rocheuses et commença ses travaux. Elle les a terminés cette année seulement et elle conclut à une recrudescence inquiétante du Mormonisme.

Qu'est-ce au juste que le Mormonisme ?

La légende veut qu'au début du siècle dernier, un trappeur — il s'appelait Joseph Smith — écoulait dans les Montagnes Ro-

cheuses des jours incolores et paisibles, quand, un matin de printemps, tout comme la pucelle de Domremy, il entendit une voix céleste : c'était celle de Dieu.

« — Veux-tu, lui demanda Dieu, sauver la race humaine ? »

Joseph Smith assura qu'il n'était point de sacrifice qu'il ne consentirait pour une aussi belle cause, et s'enquit de ce qu'il convenait de faire.

« — Je te le dirai plus tard », fit Dieu.

Et il disparut dans une colonne de fumée.

Cependant, deux ans plus tard — le 21 septembre 1823 — Dieu revint, et il dit à Joseph Smith :

« — Un livre écrit sur des lames d'or a été caché dans le pays. A côté de lui se trouvent deux verres précieux qui permettent de le déchiffrer... Cherche-le. C'est là que tu trouveras la loi que tu dois appliquer. C'est là le nouvel Evangile que tu dois prêcher... »

Joseph Smith se leva incontinent et commença ses recherches. Après bien des courses, il finit par trouver le volume et les lunettes

sur une colline du comté d'Ontario. Il garda les lunettes et fit paraître le volume : ce fut le livre de Mormon. Une nouvelle religion était fondée : le mormonisme.

« Il faut, commandait Joseph Smith au nom de Dieu, rétablir le mariage tel qu'il existait jadis parmi les patriarches, c'est-à-dire qu'un homme prenne plusieurs épouses... L'homme qui n'a qu'une épouse est trop enclin à verser dans la tromperie, le dol, la dissimulation : il tombe naturellement dans l'adultère, le concubinage et l'inceste. Il fait naître dans l'âme de sa femme la jalousie, la suspicion, le désir d'espionnage... Mais l'homme qui a plusieurs femmes et qui se donne à chacune d'elles avec impartialité et justice ne dupe ni ne trompe. Il poursuit un but noble entre tous : perpétuer la race des hommes, selon le précepte du Christ à ses apôtres : « *Croissez et multipliez.* » Il est fidèle à l'exemple du patriarche Jacob, au sujet duquel saint Augustin devait s'écrier un jour : « On reproche à Jacob d'avoir eu quatre femmes. Ce n'est pourtant pas un

« crime, quand c'est un usage... » Il a droit à la gloire dans le ciel, car, pour avoir beaucoup de gloire dans le ciel, il faut avoir beaucoup d'enfants sur la terre... » (1).

Et, prêchant d'exemple, Joseph Smith prit six femmes. Mais il n'eut pas le temps d'avoir de nombreux enfants, car, poursuivi et traqué par la justice de son pays, il fut emprisonné à Carthage, et la foule indignée le lyncha dans sa prison. Ainsi se cueille la palme du martyr...

On comprend que, basée sur de tels principes, la nouvelle religion ne devait pas tarder à s'accroître : il suffisait d'un grand Mormon pour faire naître cinquante petits Mormons. Un riche ranchman, nommé Davidson, se convertit à la doctrine de Joseph Smith en 1842. Il possédait dans l'Utah sept belles fermes, dispersées à travers des terres immenses. Il prit sept femmes — une par ferme — et eut soixante-trois enfants, dont quarante-deux garçons. Quand il mourut, la

(1) Tout ceci est extrait du livre de Mormon.

famille tout entière ne put entrer dans la chambre pour assister aux derniers moments, et il fallut qu'on se numérotât pour prendre congé de l'aïeul... Cependant, les quarante-deux fils, tous bons Mormons, suivirent l'exemple du père et, à leur tour, prirent chacun quatre ou cinq femmes, auxquelles ils donnèrent une cinquantaine d'enfants, ce qui, en dix ans, fit plus de deux mille petits Davidson... Ils fondèrent une ville, près d'Ogden, qui s'appelle Davidson-City, et où tout le monde, en effet, depuis le docteur jusqu'au coiffeur, en passant par l'ébéniste, s'appelle Davidson, et est frère, sœur ou cousin germain...

Cependant, les pouvoirs publics, à Washington, ne tardèrent pas à s'émouvoir de cette multiplication formidable : songez que les Mormons, qui, en 1840, quand Joseph Smith mourut, n'étaient pas quinze cents, étaient, vingt ans après, plus de cent cinquante mille !... Des arrêtés draconiens furent signés : en 1862, Abraham Lincoln prohiba la polygamie, sous peine de cinq ans de

prison et de 500 dollars d'amende. En 1887, un bill, le Edmund-Tucker bill, fut voté, qui permettait de saisir et de confisquer les biens des Mormons. En 1890, la Cour suprême, appelée elle-même à trancher la question, déclarait qu'il fallait emprisonner les Mormons à perpétuité... Cependant, rien de tout cela ne se fit, et la commission que le Sénat vient d'envoyer sur place étudier la question évalue à *plus de quatre cent mille* le nombre de Mormons existant, sur lesquels on peut compter près de quarante mille prêtres ou évêques, et vingt-cinq mille prédicateurs. La plupart des représentants de l'Utah, de l'Idaho et de l'Illinois sont Mormons et, ô abomination de la désolation, un député, M. Robert, a avoué qu'il avait quatre femmes !...

Le Sénat américain a décidé naturellement qu'un pareil scandale ne pouvait durer plus longtemps et qu'il importait de sévir.

Heureux pays où l'on sévit contre les Etats qui ont trop d'enfants. Quelques Mor-

mons feraient bien notre affaire en France. M. le sénateur Piot devrait diriger ses travaux de ce côté-là...

Il y a des villes qui sont fières de leurs musées, d'autres de leurs places, d'autres encore de leur histoire : New-York est fier de ses incendies. Le *World* constatait récemment avec satisfaction que, la veille, on avait eu à éteindre des feux de vingt en vingt minutes. Et, dans son numéro du 23 février, le *Herald* s'écriait avec orgueil : « Il n'y a pas une autre ville au monde qui ait autant de pompiers tués dans l'exercice de leurs fonctions. »

Ils sont d'ailleurs étonnants, ces pompiers.

Le commissaire Bingham, qui est le Lépine new-yorkais, a voulu à toute force que

je voie manœuvrer les pompiers : j'ai vu manœuvrer les pompiers.

Il y a, à New-York, quatre-vingt-quatre casernes de pompiers reliées directement chacune à au moins cinquante postes avertisseurs. Quand un bouton avertisseur est poussé d'un endroit quelconque, il indique par son dispositif de sonnerie d'où vient l'alarme. En même temps, il met en branle dans la caserne un bourdon et déclanche automatiquement les chaînes qui retiennent les chevaux dans leurs boxes. Ceux-ci viennent se placer d'eux-mêmes devant les voitures, tandis que leurs harnais descendent mécaniquement du plafond. Le veilleur jette un tison enflammé dans le foyer de la chaudière, qui est remplie instantanément de vapeur sous pression, tandis que les pompiers, tels des acrobates, se laissent tomber du troisième ou du quatrième étage de la caserne, le long de grandes poutres en cuivre, qui, perçant les plafonds, relient leurs chambrées à leur voiture.

Quand on a fait une petite expérience en

mon honneur, on m'a prié de chronométrer moi-même le temps qui s'écoulerait pour ces diverses opérations.

Montre en main, entre le moment où le bourdon d'alarme avait commencé à retentir et le moment où la pompe sortait dans la rue, je constatai qu'il s'était écoulé trente-quatre secondes.

Alors... alors, on « engueula » fortement les pompiers de la station, parce qu'ils avaient mis quatre secondes de trop !...

## CHAPITRE X

### LA MAISON DU PAUVRE

Comment notre République loge ses représentants au dehors. — Une visite au consulat de France à New-York. — Histoire mémorable d'un nettoyage auquel on doit procéder avec des pelles.

— South William street, je vous prie...

Le policeman auquel je demandai mon chemin me regarda avec un peu de pitié et me répondit avec beaucoup de dédain :

— Plus loin, là en bas, dans Broad street...

Et c'est vrai que « l'en-bas » de Broad street n'est pas bien fameux : les maisons s'abaissent, ce qui, à New-York, est un signe infaillible de déchéance, et l'eau du ruisseau devient stagnante, ce qui, partout, est un